



**Le centre spirituel du village (au milieu à gauche) accueille tous les citoyens, quelle que soit leur confession : juive, islamique ou chrétienne.**

Converse aux pieds, longue queue de cheval, gestes expressifs. « Noam », se présente-t-elle. Âgée de 26 ans, juive et meilleure amie de Ranin, la fille de la famille. Avant de venir s'asseoir avec nous, elle glisse la tête à travers la porte coulissante et interpelle en arabe son amie, qui est encore en pyjama : « Ça va, toi ? Fameuse soirée hier encore ! » Les deux jeunes filles plaisantent, rient, font des projets shopping pour le lendemain. Des enfants juifs et palestiniens qui fréquentent la même école et qui deviennent les meilleurs amis du monde, c'est presque trop beau pour être vrai. Si c'est possible, me dis-je, pourquoi le village n'est-il pas plus grand ? Et pourquoi n'y a-t-il pas plus de villages comme celui-ci en Israël ? Silence. Noam joue avec le pendentif de sa chaînette, qu'elle fait glisser entre

familles sont sur liste d'attente. « Et puis, il ne faut pas imaginer que la vie dans un village de paix résout immédiatement tous les problèmes du monde, insiste Suliman. Avec Sagi, nous avons aussi de grandes divergences d'opinions : sur la politique, la répartition des terres dans le pays. » Mais il reste néanmoins convaincu qu'il n'existe qu'une seule façon de réfréner la violence : apprendre à se connaître. « Lorsque vous connaissez votre "ennemi" et que vous prenez conscience qu'il est un homme comme vous, vous appuyez moins facilement sur la détente. »

#### SCHOOL FOR PEACE

La professeure de psychologie sociale Nurit Schnabel (40 ans) me confirme le lendemain qu'en situation de guerre et de

cercle vicieux. « Plus la distance que vous placez entre les deux perceptions augmente, plus vous aurez recours à la violence. » La seule façon de rompre ce cercle vicieux, affirme-t-elle, est de confronter les deux groupes, d'instaurer un dialogue.

Telle est précisément la vocation des milliers d'ateliers que la School for Peace organise chaque année dans le pays. Des ateliers intensifs, qui impliquent une séance de travail hebdomadaire de trois heures pendant trois mois. Les formations sont données par des bénévoles formés par l'école elle-même. Ces formateurs encouragent les participants, moitié Juifs, moitié Palestiniens, à exprimer leurs vraies émotions et leurs opinions.

« Cela peut être très difficile », explique en connaissance de cause la psychologue, qui a elle-même suivi un séminaire de six mois. « Au début, c'était terrifiant. J'avais 28 ans et c'était la première fois que je parlais vraiment à des Palestiniens. J'ai alors pris conscience de mes préjugés et ai prêté une oreille attentive à leur version du récit. »

Cette expérience a déterminé le cours de sa carrière. « J'ai changé. Je ne partage toujours pas la philosophie de la politique palestinienne, mais je fais preuve de beaucoup plus de compréhension pour cette population. Je comprends leur douleur, qui ils sont. Ce semestre a eu une telle influence sur moi que j'ai décidé de mener des recherches sur la médiation en situation de conflit. »

« Au début, c'était terrifiant. J'avais 28 ans et c'était la première fois que je parlais vraiment à des Palestiniens. »

le pouce et l'index. Suliman remue vigoureusement ses glaçons, sa cuillère heurte les parois du verre. Lorsqu'ils se remettent à parler, je perçois de la frustration dans leurs voix. Les préjugés tenaces, enracinés, qu'ils ont les uns envers les autres. La douleur, le chagrin, la haine. « Beaucoup de gens, dénoncent-ils, enfoncent la tête dans le sable. Le gouvernement affirme vouloir plus d'intégration. Il a récemment ouvert une série d'écoles mixtes. Mais, parallèlement, la politique se durcit et des initiatives comme Oasis de Paix sont contrecarrées. La municipalité refuse de leur vendre des terres. » Quatre-vingt-dix familles viendront bientôt emménager sur le territoire qui appartient au village, offert par un couvent de la région. Mais la croissance reste difficile et deux cents

conflit, avoir une image "plus humaine" de son ennemi réduit l'agressivité et encourage le rapprochement. Je fais sa connaissance dans un grand café, sur le campus de l'université de Tel-Aviv. Les étudiants y boivent un cappuccino, le nez plongé dans leur ordinateur portable et leur smartphone. Nurit Schnabel, qui mène depuis des années des recherches sur les processus psychologiques favorisant la résolution de conflits, est intarissable sur le sujet. Lorsque vous entrez en conflit avec un autre groupe de population, la tendance à considérer votre opposant comme appartenant à une race humaine totalement différente de la vôtre, généralement inférieure, est presque automatique. Souvent, les médias et les récits familiaux renforcent cette image. Il en résulte un effet boule de neige, un